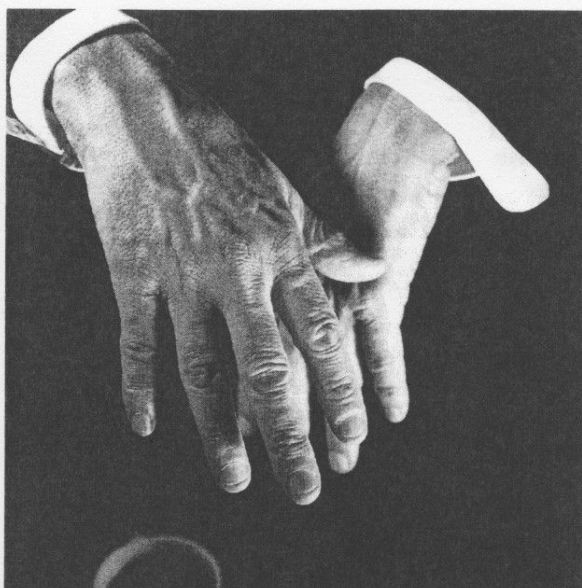
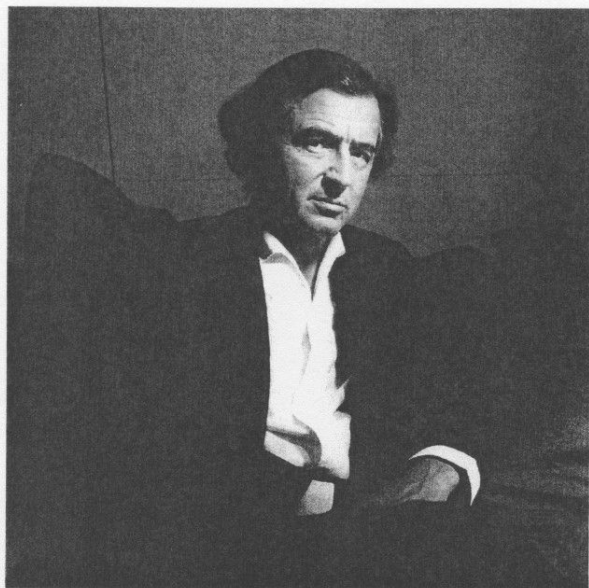


rencontre encounter



Aimeriez-vous inventer un hétéronyme, d'autres vous-mêmes, comme Pessoa ou Gary ?

Mon vrai rêve ce serait plutôt celui d'une œuvre diverse mais sous le même pavillon. Un nom – des œuvres. Un auteur – des genres, des univers, presque des sensibilités distinctes. C'est l'étape supérieure dans le vertige des possibles et des identités masquées. Le masque absolu, c'est de rester soi tout en étant un autre.

D'ailleurs vous dites rarement «je» dans vos livres...

Parce que le «je» est le produit du livre, il ne lui préexiste pas. Il n'est pas la condition, si vous préférez, mais le résultat du travail d'écriture. Il y a de très beaux textes de Sartre là-dessus : «je» est une fiction, au même titre que les personnages ou les concepts de l'œuvre.

N'est-ce pas aussi pour ne pas sombrer dans une sorte de pessimisme larmoyant et garder une certaine distance face aux événements de l'Histoire ?

Je ne dirais pas «distance». Mon parti serait plutôt celui de ces écrivains qui, selon le mot célèbre, s'obligent à regarder l'horreur en face. Refuser l'horreur, bien sûr, y résister, ne jamais en prendre son parti : depuis ma jeunesse, je pense n'avoir jamais varié sur ce point. Mais il y

a aussi cette obligation de ne pas se raconter d'histoires et de refuser les contes à dormir debout des enchanteurs professionnels qui, à distance de l'événement, nous disent que tout va bien madame la marquise.

Votre œuvre, votre parcours, sont hantés par la figure d'André Malraux : pour vous faire entendre, accepteriez-vous, comme lui, un poste ministériel ?

Non. Je ne saurais pas faire ça. Je n'aurais pas la patience de me plier à ce genre de règles, de discipline. Je suis un maniaque de la liberté. Pour les autres, bien sûr. Mais aussi pour moi-même. Il a certes pu m'arriver de conseiller tel ou tel. Le président bosnien Alija Izetbegovic, pendant la guerre de Bosnie. Le commandant afghan Ahmad Shah Massoud, en 1998, dans son réduit du Panshir où il vivait l'épreuve de la dernière solitude. Et même, bien avant tout cela, en 1972, le bangladaise Mujibur Rahman, ce vieux musulman héroïque qui sortait d'une guerre de libération victorieuse et qui s'attelait à la tâche de construire un État : j'avais 20 ans et ce fut mon tout premier métier – apporter à cet homme un peu du savoir d'un jeune normalien, disciple de Louis Althusser et de Charles Bettelheim. C'était, chaque fois, une saison de la vie.